

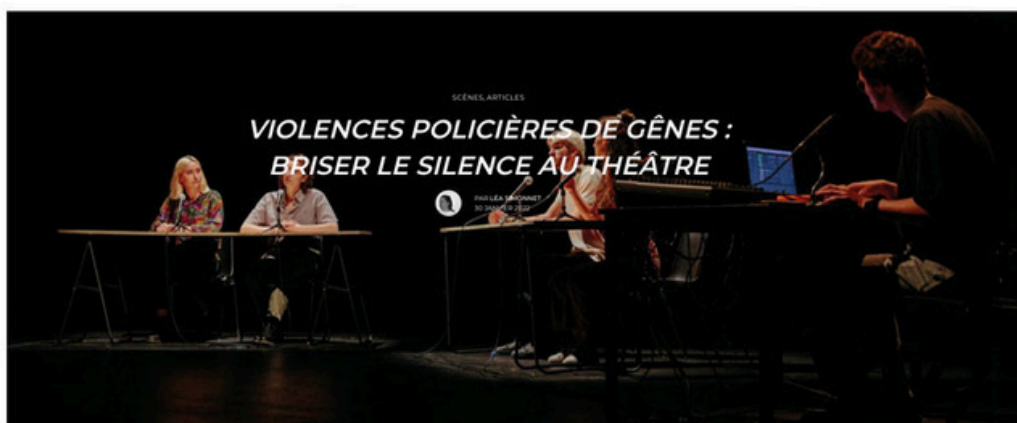
ENTRE LES DEUX IL Y A GÊNES

THÉÂTRE - CRÉATION RADIOPHONIQUE - DOCUMENTAIRE

Textes **Fausto Paravidino, Mathieu Riboulet**
Mise en scène **Manon Ayçoberry**



REVUE DE PRESSE



Entre les deux il y a Gênes, un spectacle de la compagnie L'ONDE, mis en scène par Manon Ayçoberry, décrypte les événements passés sous silence qui ont ravagé la ville italienne à l'été 2001. Les comédien·nes tentent d'expliquer les stratégies de cette omerta organisée, et mettent en lumière l'organisation de la violence déployée par des États contre les mouvements populaires contestataires.

2 001. Gênes. Le G8 va bientôt se tenir. Un bouquet de grosses têtes se réunit pour prendre toutes sortes de décisions importantes. Face à la montée d'une droite saine néoconservatrice, des manifestations se préparent. Les médias engrainent, prévoient des émeutes sanglantes, préviennent contre les grands méchants loups violents et cagoulés, sortent les crocs à la place des concernés. Les élus acquiescent et déploient juste un peu moins de 20 000 policiers et CRS pour se défendre. Les cailloux contre les balles. Le couvercle se ferme avant même la première ébullition. Après quatre jours d'affrontements, le bilan est d'un mort et au moins 600 blessés du côté des manifestant·es. Bilan alourdi de séquestrations, violences psychologiques et physiques, humiliations, agressions...

Entre les deux il y a Gênes est le fruit du travail de recherche de Manon Ayçoberry, metteuse en scène, qui tend à dépoussiérer ce récit qui, bien que plutôt récent, semble avoir été effacé des mémoires. Elle choisit d'être épaulée des textes de deux auteurs : Fausto Paravidino avec *Gênes 01* et Mathieu Riboulet avec *Entre les deux il n'y a rien*. À cela, elle ajoute des témoignages, articles, preuves, toutes les pièces qui permettent de reconstituer la mémoire, de raconter cette histoire tue et étouffée. Jouant d'un théâtre documentaire et radiophonique, la compagnie L'ONDE offre une expérience immersive au centre de cette ville ravagée, pour lever le voile sur cette violence et comprendre comment un tel silence autour de ces événements a été rendu possible.

La compagnie n'a pas le cœur au grandiose ni à la mise en scène littérale d'une tragédie moderne. Les faits sont parlants, il n'est pas nécessaire de les faire vivre au plateau, d'user d'images ou de scènes de reconstitution. À l'ère où circulent allègrement des images d'assassinats, de violences organisées, d'humiliation, images sanglantes ou heurtantes, il semble que le discours de ces violences se soit soustrait à ses illustrations. Manon Ayçoberry prend le contre-pied. Un récit, cinq micros alignés sur des tables en bois, une table de mixage et une composition musicale originale. La violence n'est pas atténuée, au contraire c'est là qu'elle apparaît, flagrante. À la façon d'un podcast, plaçant les spectateur·ices dans un espace semblable à celui d'une cabine d'enregistrement, les comédien·nes balancent l'histoire de ces exactions sans jouer l'empathie, la colère ou la violence. Pour ces messenger·es, c'est la vérité qui importe.

Le défi se trouve ailleurs. Les informations sont nombreuses, et se heurtent souvent à un public qui ignore tout de ces événements, curieusement peu médiatisés – il suffit de voir la courte page Wikipédia dédiée à ces manifestations. Chaque détail compte pour comprendre l'engrenage de la machine infernale qui s'est lâchée sur Gênes cette année-là. Garder en haleine une audience qui encaisse une somme non négligeable de dates, noms, péripéties à la minute, ça n'est pas simple. Pour cela, iels font tomber le « quatrième mur », ce mur imaginaire qui séparerait l'espace fonctionnel du public, théorisé par le philosophe et critique Denis Diderot et largement démocratisé par Bertolt Brecht. Tout est adressé au public, ce qui le rend actif dans l'enquête de cette affaire.

Et quand la vie pousse ses derniers cris, quand l'horreur est trop grande, quand la révolte peine à exister encore face à l'impunité et l'injustice, alors iels dansent. Pour ouvrir la porte à quelques courants d'air dans la suffocation des violences, les spectateur·ices se voient accorder un moment, si ce n'est de répit, au moins de respiration. Comme pour donner corps à l'espoir, les comédien·nes se lèvent, dansent, rient, sautent, s'amusent, disent non au cycle de la violence, envoient valser le pessimisme paralysant, s'accrochent à l'envie d'une créativité salvatrice, et puis, regonflés à bloc, regagnent leurs sièges, ré-endorment leurs statuettes de reporters et reprennent le récit laborieux du chaos. C'est leur réponse à la violence : la promesse de continuer à vivre.

Parce que le portrait d'une Gênes dévisagée par le cycle infernal de la haine n'est pas une histoire détachée de celle du reste du monde et que l'écho en résonne lourdement jusqu'en France, parce que les exactions et les violences policières ne se sont pas arrêtées cet été-là, *Entre les deux il y a Gênes* est un spectacle nécessaire. À courir voir dès que possible.

Au théâtre des Déchargeurs, la jeune compagnie L'Onde adapte la pièce *Gênes 01* de Fausto Paravino sur les émeutes et la répression du contre-sommet du G8 de 2001, en écho avec le texte *Entre les deux il n'y a rien* de Matthieu Riboulet. Une pièce radiophonique puissante et intensément politique, sur les violences passées et les corps présents.



Ils et elles sont six sur le petit plateau des Déchargeurs, quatre assises à deux tables, une sur un tabouret en arrière plan, un dernier sur le côté, au son. Devant toutes leurs lèvres, des micros, dressés ou suspendus. Sérieux, ils et elles nous regardent. L'exiguïté de l'espace impose une forme d'urgence et de confession, nous intime le silence et l'écoute. Comme un studio de radio quelques secondes avant le direct. La simplicité du dispositif, frontal et dépouillé, signale d'emblée l'exigence qui nous tient : celle des faits et des mots. Comédiens et comédiennes ? Certainement, mais autre chose aussi : chroniqueuses, enquêteuses, porte-paroles, témoins, poètes.

Des années de plomb en Italie, où le terrorisme d'extrême-droite comme d'extrême-gauche servit de justification à un climat de violence politique et de d'autoritarisme étatique, jusqu'aux années récentes en France, où « mouvement social » ne se conjugue plus sans « violence policière », la compagnie situe sa chronique dans ce lancinant (et non-exhaustif !) cortège de la répression, où coups de matraques et

La simplicité du dispositif signale d'emblée l'exigence qui nous tient : celle des faits et des mots.

grenades lacrymogènes répondent aux cris anti-systèmes et aux pavés. Au milieu, « entre les deux », précisément, il y a Gênes, juillet 2001. Sommet du G8 et ses apôtres : Bush, Blair, Berlusconi, Poutine, Chirac, etc, d'un côté. Contre-sommet altermondialiste et ses centaines de milliers de militants, ses dizaines d'ONG, ses espoirs et sa colère, de l'autre. Trois jours de messe globaliste et de sacrifice sanglant, avec en point d'orgue, le meurtre de Carlo Giuliani, 23 ans, étudiant génois tué par un carabinier de 3 ans son cadet : ou comment « mourir en guerre dans un pays en paix ».

Une communauté d'écoute

Le texte de Fausto Paravino, *Gênes 01*, adapté par la compagnie L'Onde et mis en scène par Manon Ayçoberry, est précis, acéré : il dit les faits, énumère les chiffres (18 000 policiers, 300 000 manifestants, 1 mort par balle, 93 passés à tabac dans leur sommeil...), rapporte les petites phrases des uns (« Légitime défense » ; « It's a tragedy ») et les slogans rageurs des autres (« Vous êtes 8, nous sommes 6 milliards ! »), relate l'extraordinaire. On a le souffle coupé en entendant l'horreur et l'absurdité des événements, ainsi que le cynisme et le mépris qui caractérisent le comportement de la police et des dirigeants. Derrière leurs micros, les comédiens et comédiennes, yeux plantés dans les nôtres, sont une énorme caisse de résonance, amplifiant tout ce qui les traverse et nous atteint, nous laissant hébétés : le choc, la stupéfaction, l'incompréhension, la désolation, le dégoût.

Le dispositif radiophonique écarte toute théâtralité : nous sommes bien dans le réel, et à cette réalité-là, impossible d'échapper.

Le dispositif radiophonique écarte toute théâtralité : nous sommes bien dans le réel, et à cette réalité-là, crue et cruelle, impossible d'échapper. Sans théâtralité, mais pas pour autant sans mise en scène : un remarquable travail sur le son, à partir de musiques originales, d'archives radiophoniques et d'ambiances sonores, donne du relief à la chronique. Dans cet espace confiné, ce dispositif, loin de créer

de la distance avec le public, contribue à l'inclure. Le micro de radio donne à chaque intervention la valeur d'une information partagée ; une écoute collective s'installe dans les silences ou dans le bruit de la pluie, une communauté de douleur se forme à travers les regards, les sourires, les soupirs. A la violence de l'histoire répond la douceur du moment.

Échos d'une jeunesse militante

La pièce ne reste cependant pas dans le seul cadre de la leçon d'histoire ou du reportage journalistique. Entre les lignes du texte de Fausto Paravino sont en effet intercalés des extraits de celui de Matthieu Riboulet, *Entre les deux il n'y a rien*, paru en 2015. Ces passages, plus poétiques, ouvrent des brèches dans la chronique, résonnant avec les événements d'hier et d'aujourd'hui. Et, dans les corps des acteurs et actrices de la compagnie L'Onde, les doux et justes Manon Ayçoberry, Clément Berthou/Thibault Brouzès, Fanny Doucet, Pasiphaé Le Bras, Audran Morancé et Louise Quancard, dans leur retenue et leur intensité face à ce déferlement de violence, on perçoit les échos des jeunes militantes, leurs doutes, leurs questionnements.

Dans leur retenue et leur intensité face à ce déferlement de violence, on perçoit les échos des jeunes militantes, leurs doutes, leurs questionnements.

Il est difficile de ne pas sortir totalement abattu d'*Entre les deux il y a Gênes*. Y a-t-il un espoir, une échappatoire, une révolte possibles ? Si, comme on peut l'entendre au début de la pièce, « il en faut si peu pour que l'axe du monde se déplace et génère de nouveaux horizons », c'est ce « si peu » que la compagnie L'Onde se propose d'explorer dans les interstices de son récit, plutôt que les images ressassées d'un grand soir utopique ou d'un effondrement global. Il s'agit peut-être de quelques gestes intimement radicaux : se lever, danser, rêver, ou, de quelque manière que ce soit, mettre son corps dans la balance.

■ *Entre les deux il y a Gênes*, Compagnie L'Onde, à voir au Théâtre des Déchargeurs du 12 au 27 mars, les samedi et dimanche à 19h



(c) Eric Bobrie

FESTIVAL

L'Onde de Démonstratif en soutien à l'émergence

Autour « d'étranges mutations » se déroule le 6^e festival Démonstratif créé par Sacha Vilmar en soutien à la jeune création avec l'université de Strasbourg. Parmi les 33 propositions artistiques, focus sur *Entre les deux il y a Gênes* de la Strasbourgeoise, Manon Ayçoberry, de la Cie L'Onde.

En collaboration avec l'université de Strasbourg, le festival Démonstratif revient sur le campus et s'autorise même une entrée fracassante sur le village du festival avec le retour attendu des « 12 travelos d'Hercule », version motards.

Les violences policières et les corps présents

Festival pluridisciplinaire consacré à la création émergente lancé il y a six ans par Sacha Vilmar, Démonstratif présente 33 propositions résolument hybrides, entre théâtre sans œillères, fausse conférence dérivant en strip-tease, hip-hop travesti, performance avec intelligence artificielle, ou cabaret drag-queen – concoctées par 118 artistes. Parmi eux, la comédienne et metteuse en scène Manon Ayçoberry.

Originaire de Strasbourg, Manon Ayçoberry, 27 ans, aligne un parcours remarquable : au croisement des sciences politiques, sociales et d'une pratique théâtrale où la production et la création se nourris-



***Entre les deux il y a Gênes*, la première création mise en scène par Manon Ayçoberry qu'elle signe à l'enseigne de la compagnie L'Onde. DR/Photo ERIC BOBRIE**

sent mutuellement au contact de rencontres. Ces dernières façonnent des compagnonnages artistiques féconds. Passée par la Comédie-CDN de Reims et le théâtre du Maillon à Strasbourg, elle termine un assistantat à la mise en scène au Badisches Staatstheater de Karlsruhe. Alors qu'elle vient de créer sa compagnie L'Onde dans un esprit de pluridisciplinarité et d'expérimentation, Manon Ayçoberry a été lauréate Créart'up.

« L'endroit du théâtre permet une interpellation, une adresse aux publics, souligne la jeune artiste. C'est fondamental de véhiculer des idées et de parler du réel ; d'interroger la porosité entre le réel et la fiction. Et d'expérimenter des choses même si elles ratent ».

En juillet 2021, elle crée *Entre les deux il y a Gênes* aux Plateaux Sauvages à Paris, dans le cadre du

Tremplin Propulsion ; et décroche le Prix du Jury et le Prix du Public. Cette création inaugurale est présentée pour la première fois en Alsace, au festival Démonstratif de Strasbourg, le 8 juin à 19 h 30. Avant d'être à l'affiche du Festival Off d'Avignon du 7 au 29 juillet à 21 h 40 au Théâtre des Barriques.

Créer une communauté d'écoute et de pensée

Théâtre documentaire qui emprunte aussi aux codes radiophoniques, *Entre les deux il y a Gênes*, revient sur la sidération des événements de Gênes en 2001. Manon a cinq ans quand Carlo Giuliani a été tué le 20 juillet 2001 alors qu'il manifeste dans Gênes où se tient le sommet du G8. Les violences policières sont telles qu'elles feront plusieurs blessés graves. Manon Ayçoberry cherche à comprendre ce que

Gênes a changé, sur le moment mais aussi après. En quoi cette expérience fait écho à ce qui s'est déroulé en France depuis le mouvement des Gilets jaunes, avec la répression des diverses manifestations contre la réforme des retraites, les grandes bassines à Sainte-Soline, etc.

En observant la construction progressive du climat de répression policière depuis les années de plomb en Italie, *Entre les deux il y a Gênes* tend un miroir à la violence d'État des deux côtés des Alpes. La pièce prend appui sur un montage de textes de Fausto Paravidino, Mathieu Riboulet, Pier Paolo Pasolini et sur une écriture collective nourrie de recherches et de documentation.

À la table devant un micro, Manon Ayçoberry, la narratrice, Arthur Dupuy, Fanny Doucet, Pasi-phae Le Bras, Audran Morancé et Louise Quancarde mettent en perspective l'héritage de Gênes. Ce dispositif sonore (régie à vue) et le théâtre de parole créent une communauté d'écoute et de pensée autour des violences policières et les corps présents.

Veneranda PALADINO

Démonstratif se tient du 6 au 10 juin à Strasbourg, son village s'installe sur le Campus Esplanade avec un « Magic mirror ».

Spectacles à voir aussi à la Salle d'évolution, Le Portique et à la Pokop. Entrée libre sur réservation : demostratif.fr

ENTRE LES DEUX IL Y A GÊNES, Dernières Nouvelles d'Alsace, Veneranda Paladino, 6 juin 2023

Festival Off : « Entre les deux il y a Gênes » : une pièce documentaire des plus actuelles !

Par La Provence L.V
Publié il y a 22 heures



Entre les deux, il y a Gênes
ERIC BOBBIE



Avignon

On a vu au théâtre des Barricades la pièce d'après Fausto Paravidino et Mathieu Riboulet, à voir jusqu'au 26 juillet

Inscrivez vous à la newsletter Actualités

Les sujets d'actualité incontournables 3 fois par semaine

Le lundi, mercredi et vendredi à 7h

[S'inscrire →](#)

C'est un théâtre pétri de politique et de problématiques actuelles que propose la compagnie L'ONDE avec « Entre les deux, il y a Gênes ». Comme fil rouge du spectacle, on trouve les violences policières exercées à Gênes lors des manifestations qui contestaient le sommet du G8 en 2001. Elles ne peuvent que faire écho avec les événements qui se sont déroulés en France il y a moins d'un mois.

C'est un théâtre documentaire informé et précis que proposent ces jeunes artistes dirigés par Manon Ayçoberry avec des textes issus notamment d'« Entre les deux il n'y a rien » de Mathieu Riboulet et « Gênes 01 » de Fausto Paravidino. Une matière journalistique est confrontée à une donnée plus poétique lors d'envoies lyriques, textuelles ou dansées.

La mise en scène prend le parti d'une fiction radiophonique : c'est une adresse au public que proposent les six comédiens, cinq face à des micros, quatre assis à une table, et une régie son effectuée à vue. Les postures sont claires, adressées, et le jeu de qualité. Quelques figurines ou autres supports de jeu apportent une dimension ludique qui tranche avec le sérieux didactique pour offrir un spectacle éduquant.

« Entre les deux il y a Gênes », à 21h40 au Théâtre des Barricades, 8 rue Ledru Rollin.
Relâches les 18 et 25 juillet. Tarifs : de 19 à 10 euros. Réservation : 04 13 66 36 52

<https://www.festivaloffavignon.com/programme/2023/entre-les-deux-il-y-a-genes-s34728/>

En Continu

- 15:28 Festival Off : "Euphrate", parcours d'une franco-turque en quête d'identité
- 15:19 Disparition d'Émile : le parquet ouvre une information judiciaire
- 14:55 Marseille : Sonia Kevaa, le goût des autres
- 14:54 Marseille : une cycliste et son enfant de 16 mois grièvement blessés par un chauffard
- 14:42 Robion : les 102 ans de Félicie Ravoire
- 14:36 Pic à 40°C en Corse, records dans les Pyrénées : la chaleur s'installe dans le Sud de la France
- 14:27 Vaucluse : les fables de Jean de La Fontaine en provençal
- 13:50 Consommateurs mal informés : 68 500€ d'amende à l'encontre de Basic Fit

[Plus d'infos →](#)

Les plus lus

ACTU

Festival OFF Avignon: "Entre les deux il y a Gênes", récit d'un contre-sommet oublié

Au théâtre des Barriques, la compagnie L'Onde ouvre le dossier sensible des manifestations en marge du sommet du G8 à Gênes en 2001. Entre violences policières et dérive sécuritaire, ce récit engagé se télescope à l'actualité.

Publié le Dimanche 30 juillet 2023 - Garis Gentet



Avignon, envoyé spécial.

Gênes, juillet 2001. Les huit "grands" leaders de ce monde se réunissent dans cette ville côtière de l'Italie. La Riviera, la dolce vita et le goût acide des citrons pas encore mûrs attendent ces invités de marque pour deux jours de palabre sur le sort du monde. Le calme tranquille des rues désertes de Gênes laisse vite place à la gronde sociale qui s'intensifie. Un cortège de quelques centaines de milliers de manifestants défilent pacifiquement dans la ville pour réclamer la fin du capitalisme, de la mondialisation sauvage et de toutes formes

d'oppressions sur les peuples exsangues de tant d'années de néolibéralisme à outrance.

Mais le président du conseil italien de l'époque, un certain Silvio Berlusconi, compte faire bonne figure auprès des présidents Bush, Chirac ou Poutine. Il instaure un cordon de sécurité sans précédent avec des policiers armés, des tireurs d'élite sur les toits et des carabinieri mobiles ayant reçu la consigne d'assurer l'ordre. L'inévitable arrive. La police tire. La police tue. C'est ce récit tragique de violences policières tombées dans l'oubli collectif que la metteuse en scène et comédienne Manon Ayçoberry a choisi de mettre en lumière. Accompagnés sur scène de cinq autres comédiens, ils racontent avec précision les événements sanglants survenus en marge du sommet du G8 à partir du livre *Gênes 01* de l'auteur italien Fausto Paravidino.

Le bilan fait état de plusieurs centaines de blessés et d'un mort : Carlo Giuliani, un jeune homme de 20 ans venu manifester avant d'aller se baigner. Il est abattu par les carabinieri italiens à bord d'un 4x4 qui écrase le corps du garçon par deux reprises en voulant manœuvrer pour fuir. *"Mourir en guerre dans un pays en paix"*, résume tristement l'une des comédiennes sur scène après une reconstitution détaillée et fidèle des faits.

"Je pensais que c'étaient des ordures"

La tragédie n'est pourtant pas terminée. Les pouvoirs publics rejettent la faute sur les manifestants prétendument venus à Gênes dans l'unique but de tout saccager, effaçant ainsi toute charge politique de la mobilisation. Le laconique *"It's tragic"* prononcé par George W. Bush enterre une deuxième fois le jeune Carlo Giuliani, tandis que le traitement médiatique de l'affaire laisse planer plus de doutes que de certitudes sur sa mort qui, elle, est bien réelle. La dernière pierre jetée vient de la police elle-même. Lors de leur procès, à la question de savoir s'ils ont entendu le bruit du corps lorsque leur véhicule roulait dessus, l'un des deux carabinieri déclare : *"Je pensais que c'étaient des ordures"*. Les deux seront acquittés.

L'histoire bégaie. À chaque drame de la sorte, policiers, politiciens et médias cherchent plutôt à connaître les *"raisons des matraques qui frappent plutôt que des têtes qui s'ouvrent"* selon les mots d'une comédienne. Poignante et engagée, cette pièce de théâtre documentaire rejoue une tragédie occultée dans nos mémoires collectives. Des sanglantes années de plomb à la mort de Nahel en juin dernier, entre les deux il y a Gênes. Tâchons de ne pas oublier.